

Comme il avait raison!

Jacques Derrida

Number 9, Spring 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/629ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Derrida, J. (2006). Comme il avait raison! *Contre-jour*, (9), 87–92.

Comme il avait raison !

Jacques Derrida

Souvent, et sans doute à la différence de Heidegger et de tant d'autres philosophes classiques, je me demande : suffit-il de dire que l'animal n'a pas l'expérience de la mort *comme telle*, et de sa possibilité, celle-ci fût-elle possibilité de l'impossible ? Ne faut-il pas aussi se demander si l'homme lui-même, à la fin des fins, croit à quelque chose comme la mort ? S'il la rencontre jamais, elle-même, *comme telle* ? Je ne sais pas ce que Gadamer en aurait pensé mais pour le prier en souriant de me rejoindre dans ce doute, pour partager encore quelque chose comme une question avec lui (ce que nous aimions faire tous les deux, et parfois tous les deux ensemble), pour partager une question de vivant avec ce « bon vivant » qu'il fut, je lui aurais dit, malgré la tristesse qui m'envahit ce soir, que je ne crois pas à sa mort. Je ne crois pas à la mort de Gadamer. Je n'y arrive pas. J'avais pris l'habitude, si j'ose dire, de croire que Gadamer ne mourrait jamais. Qu'il n'était pas un homme à mourir. Quelque chose en moi le croit encore. Comment peut-on prendre une telle habitude, et la nommer ainsi, à la longue : une habitude ? Comment peut-on accorder quelque foi à une chose aussi irrationnelle ? Ce fut pourtant mon expérience et cela demeure ma croyance.

Depuis 1981, date de notre première rencontre à Paris (mais je le lisais déjà même si je n'ai jamais fini de le faire et l'ai sans doute souvent mal fait, trop vite fait), tout ce qui me venait de lui me donnait une sérénité dont j'avais l'impression que Gadamer lui-même, en personne,

me la communiquait. Par une sorte de contagion ou de rayonnement philosophique. J'aimais tant le voir vivre, parler, rire, marcher, boiter même, et manger, et boire. Tellement plus que moi ! J'enviais cette force qui en lui affirmait la vie. Elle paraissait invincible. J'étais même convaincu que Gadamer méritait de ne pas mourir, parce que nous avons besoin de ce témoin absolu, de celui qui assiste et participe à tous les débats philosophiques du siècle. J'avoue encore autre chose et cela ressemble à un alibi : son immortalité nous permettrait, croyais-je, comme ce fut notre cas pendant si longtemps, de retarder presque pour toujours le moment d'une véritable « discussion ». Celle vers laquelle beaucoup de nos amis communs, aux États-Unis et en Europe, ne cessaient de nous presser. Certains d'entre eux s'en sont plaints, certains m'ont même reproché de ne m'être vraiment jamais engagé, pas autant que lui en tout cas, dans le dialogue accueillant que Gadamer semblait avoir ouvert et que je semblais, moi, avoir fui, à Paris, en avril 1981, à l'Institut Goethe. Je suis prêt à croire qu'ils n'avaient pas tort. Il faut savoir qu'entre Gadamer et moi, la discussion la plus rigoureuse, la plus exigeante, la mieux informée s'est développée *sans nous*, oui, *entre nous sans nous*, si je puis dire, par la médiation intelligente de ses nombreux disciples et continuateurs, surtout aux États-Unis et en Italie. Mais ce n'est pas ici, aujourd'hui, que je rappellerai les débats plus ou moins virtuels et indirects qui, à travers tant d'autres philosophes, nous ont néanmoins rassemblés plutôt qu'opposés au cours de ces dernières décennies. D'autres se sont mieux acquittés de cette tâche que je ne pourrais jamais le faire moi-même¹. J'en serais incapable en quelques lignes par lesquelles je voudrais, sans retard, saluer un grand esprit, une grande aventure de pensée qui, respectée par les philosophes du monde entier, aura traversé le siècle.

Aujourd'hui je préfère la mémoire. Et rallumer, telles des veilleuses, les deux lumières qui se sont croisées pour éclairer tant de moments d'amitié. L'une de ces deux lumières ressemblait à une *certitude*, l'autre à une *promesse*.

La *certitude* : à travers les abîmes de malentendu qui nous séparaient, et sans doute nous séparent encore, jusqu'au cœur de nos interprétations

respectives de l'interprétation, de l'expérience herméneutique, de l'expérience de l'« hermeneuein », de ce que « comprendre » commande et veut dire — et la séparation infinie, et l'interruption nécessaire au « dialogue », et le sens, etc. —, nous partageons sûrement la conviction que la guerre, le dénigrement, l'offense n'avaient jamais eu aucune chance de corrompre entre nous un respect inaltérable.

La promesse, maintenant : un jour viendrait, un jour indéniablement promis (car la promesse est un événement en soi, même si elle n'est jamais tenue) où, grâce à l'immortalité de Gadamer, notre *Auseinandersetzung* aurait enfin lieu. Cette certitude et cette promesse ont permis à toutes nos rencontres d'être, ce fut du moins la perception que j'en eus de mon côté, souriantes, heureuses, confiantes. Peut-être, je voudrais tant le croire, cette chance s'inscrit-elle, comme l'aurait dit *Le Méridien* de Celan, le poète que nous admirions autant tous les deux, même si nous le lisions différemment, « dans le secret de la rencontre » (*im Geheimnis der Begegnung*). Et j'aurais voulu n'en manquer aucune, de ces rencontres, et je les aurais voulues plus nombreuses. Qu'on me permette ici de rappeler toutes celles que j'ai aimées : Paris, pour plusieurs jours de colloque, en 1981, Heidelberg, en 1987, lors d'un débat public avec Reiner Wiehl et Philippe Lacoue-Labarthe sur l'engagement politique de Heidegger² (Gadamer en savait plus que quiconque et réussissait à être aussi juste que possible sur cet épisode qu'il vécut de si près. Il faut dire que la grande ombre de Heidegger aura peut-être en partie dissimulé jusqu'ici l'œuvre de Gadamer dans le paysage philosophique français, et il faut espérer que les choses changeront à cet égard). Puis ce furent d'autres rencontres à Paris, dans les années quatre-vingt-dix, notamment à la Cité universitaire, à la Maison Heine, avec Paul Ricœur et Jean-Luc Marion. Nous nous sommes surtout vus en Italie (et ce n'est pas insignifiant, car il aima ce pays et l'Italie fut plus hospitalière à sa pensée et à sa personne, c'est peut-être là qu'il eut le plus de disciples inventifs). Nous nous voyions à Naples ou à Capri. Je pense aujourd'hui à ce qu'il nous dit, justement à Capri, au cours de ce séminaire sur la religion, avec certains de ceux qui se sont formés à son école, avec Vattimo, Ferraris, Gargani, Trias, Vitiello. Je pense aussi aux longues promenades « philosophiques » dans l'île ;

nous l'écoutions tous, émerveillés, dans toutes ces langues, qu'il parlait admirablement, le français, l'italien, l'anglais. En me disant qu'il avait déjà quatre-vingt-quatorze ans, je relis ce soir ce qu'il dit de la mort lors de ce séminaire, dans la tradition sur laquelle je m'interrogeais plus haut, en commençant :

... le caractère insondable et angoissant de la mort reste comme la dot attachée à toute pensée anticipatrice, à ce qui distingue l'homme de tous les vivants et qui est un cadeau empoisonné. Chez l'homme, l'anticipation conduit, semble-t-il, à vouloir absolument aller par la pensée au-delà de la mort, si certaine soit-elle. C'est ainsi que les hommes sont les seuls vivants que nous connaissons qui enterrent leurs morts. Ce qui signifie bien qu'ils cherchent à les conserver au-delà de la mort et à vénérer ainsi dans le culte ceux qu'ils gardent dans leur mémoire.

Puis évoquant le « propre de l'homme », « le langage », il ajoutait : « merveille qu'est le langage, qui peut donner l'être à quelque chose qui reste en suspens, qui n'est pas là. [...] Et c'est pour cela que Heidegger a décrit l'angoisse de la mort justement comme son anticipation³ ». La toute dernière rencontre, ce fut au printemps dernier à Heidelberg où Gadamer me fit l'honneur d'assister au séminaire que j'y donnai une journée entière (comme il me fit ensuite l'honneur de n'être pas pour rien, disons, dans l'invitation qui me fut faite d'occuper l'an prochain une nouvelle chaire qui portera son nom. J'aurais tant aimé le faire de son vivant !). Un an auparavant, incapable de participer à la célébration nationale qui marqua son centenaire, je lui téléphonai pour lui dire mes vœux et le prier d'excuser mon absence. Comme je devais partir le jour même pour l'Égypte, il me donna, d'une voix claire et joyeuse, en français, mille conseils pour la visite de ce pays. Que j'y sois parvenu ou non (c'est un autre problème), il me semble avoir tout fait pour les suivre, docilement.

Pour faire semblant de conclure provisoirement aujourd'hui, je voudrais à la fois laisser à Gadamer le dernier mot entre nous et le suivre tout aussi docilement. La réplique qu'il fit à mes propres réponses, lors de la rencontre de 1981, se terminait ainsi, et j'y souscrivis en y admirant la

bienveillance, la générosité souriante — et la lucidité :

Toute lecture qui cherche à comprendre n'est qu'un pas sur ce chemin qui ne trouve jamais de terme. Quiconque choisit ce chemin sait qu'il n'en « finira » jamais avec son texte : il risque le coup. Quand un texte poétique l'a touché à ce point qu'il finit par « entrer » en lui et par s'y reconnaître, cela ne suppose ni entente ni autoconfirmation. Pour se trouver il faut s'abandonner. Et je ne me crois pas si éloigné de Derrida quand je souligne qu'on ne sait jamais d'avance ce que l'on sera quand on se trouvera⁴.

Comme il avait raison, déjà, et encore maintenant !

(Version originale du texte paru en allemand le 23 mars 2002, sous le titre « Wie recht er hatte ! Mein Cicerone Hans-Georg Gadamer », dans le journal *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, quelques jours après la mort de Gadamer.)

¹ Je pense surtout, pour ce qui est de ces discussions, mais aussi de la lecture et de la compréhension de Gadamer dans le monde francophone, aux travaux de Jean Greisch, de Philippe Forget, de Jean Grondin. Les remarquables textes publiés et édités par D. P. Michelfelder et R. E. Palmer sous le titre *Dialogue & Deconstruction* (Albany, SUNY Press, 1989) auront beaucoup fait pour illuminer ces débats dans l'espace anglo-saxon.

² Voir *Antwort*, Martin Heidegger, dans *Gespräch*, Pfulligen, Neske, 1988.

³ Hans-Georg Gadamer, « Dialogues de Capri », dans *La Religion. Séminaire de Capri*, sous la direction de Jacques Derrida et Gianni Vattimo, Paris, Le Seuil, 1996, p. 227.

⁴ Hans-Georg Gadamer, « Et pourtant : puissance de la bonne volonté (Une réplique à Jacques Derrida) », *Revue internationale de philosophie*, n° 151, 1984, p. 347 ; repris dans *L'Art de comprendre. Écrits II*, traduction de Philippe Forget, Paris, Aubier, 1991, p. 238.

